

Homélie du 18 novembre 2021

Le temps de la honte

Daniel 9, 4-10 : Je fis au Seigneur mon Dieu cette prière et cette confession : (...) **À toi, Seigneur, la justice ; à nous la honte au visage, (...) Seigneur, à nous la honte au visage, à nos rois, à nos princes, à nos pères, parce que nous avons péché contre toi. Au Seigneur notre Dieu, la miséricorde et le pardon,** car nous nous sommes révoltés contre lui,

Luc 12, 1-3 Jésus, s'adressant à ses disciples, dit : « Méfiez-vous du levain des pharisiens, c'est-à-dire de leur hypocrisie. Tout ce qui est couvert d'un voile sera dévoilé, tout ce qui est caché sera connu. Aussi tout ce que vous aurez dit dans les ténèbres sera entendu en pleine lumière, ce que vous aurez dit à l'oreille dans le fond de la maison sera proclamé sur les toits.

Voici que le voile se lève. Que le jour se fait. Que les langues se délient. Que les crimes s'exposent. Que la poussière jetée sous le tapis apparait, sale et salissant tout. Que s'évaporent à la lumière les secrets du mal tuant dans l'ombre. Une odeur de mort se répand depuis les belles sources de l'Église.

Il y a des fois où la lumière éclaire le bien silencieux, humble et caché aux yeux du monde. Mais il y a des fois, et c'est maintenant, où elle jette un éclair glacial sur un mal formidable, enfoui dans les ténèbres afin de ne pas soulever de scandale.

De quel mal s'agit-il ? Nous le savons, le mal prend de multiples visages : corruption, médisance, mensonge, bavardage... Notre Seigneur lui-même en fait une liste terrifiante (Mc 7, 21-23). De tous, nous devons demander pardon en acceptant de tomber de notre piédestal. Mais ici, à ce moment précis de l'Histoire de l'Église, nous devons désigner non pas une formule générale du mal mais une forme précise. Nous devons avouer que le mal a épousé la forme fracassante de l'abus élaboré jusqu'à l'abus sexuel, souvent poussé jusqu'au crime à l'intérieur même de l'Église. Bien entendu, rien n'est jamais beau dans ces expressions du mal, même en dehors de l'Église. Ce n'est point parce qu'on ignore Dieu et sa Loi que tout est permis et qu'il faut divaguer en confondant le mal et le bien. Non. L'occasion est donnée de rappeler que le mal doit être reconnu et combattu comme tel en toutes occasions. Car il y a un mal qui ne dépend ni des cultures ni d'un changement d'époque. Cessons de croire et de proclamer que la morale est adaptable. Il y a des lignes rouges que personne ne peut franchir et qu'aucune société ne peut gommer.

Mais ici, dans ce qui nous couvre de honte, il nous faut insister sur ce point, le mal a profité de l'énergie de l'Évangile. Il s'est mêlé sournoisement au bon grain, en un mélange compact et terrible qui va fragmenter durablement ces *petits* que Jésus désigne comme nos exemples, comme ceux qui ont sa préférence.

Que faire et que dire à ce moment du grand dévoilement ?

Pour l'Église, c'est le temps de la honte.

Pour l'Église, le message est clair : le pape François l'a résumé dans une formule qui rappelle celle du prophète Daniel : « *C'est le temps de la honte* ». Oui, « *à nous la honte au visage !* » Qu'est-ce que la honte ? Je crains qu'on en fasse un sentiment d'agacement passager comme on l'entend encore : « D'accord il y a eu des choses pas belles mais on ne va pas en parler sans cesse ! » « Reconnaissons, demandons pardon et tournons la page. » « Et puis dans la société aussi, il y a des abus, à commencer par les familles ! » Mais la véritable honte n'a rien à voir avec ces petites contrariétés bien humaines de celui qui sent que son propos est contredit, que son projet d'apparaître sans défaut est contrecarré par l'évidence. La vraie honte mord au cœur avant de se montrer sur le visage. Elle s'oppose frontalement au « oui mais » car elle ne trouve aucune raison de diminuer la faute et de rapetisser ses conséquences. La vraie honte ne va pas à la pêche aux bémols du genre : « Ce ne sont que des attouchements ». « C'était il y a si longtemps, il faut oublier ! » La honte presse le cœur pour en faire sortir un jus précis : la contrition violente, une tristesse intérieure qui nous murmure à l'oreille : « tais-toi et baisse la tête ».

Que chaque chrétien, chaque clerc se pose en face de lui-même et ressente cette honte. Si elle manque à son cœur, il sera l'homme d'un passé douteux. Il n'est pas dans le temps de Dieu. Il stagne dans un magma glauque épais de silence et de complicité. Ce magma confus et malodorant, plus personne n'en veut.

Pour Dieu, c'est le temps de la justice.

Pour Dieu, le message est très clair aussi. « *A toi, Seigneur, la justice !* » Il sait ce qu'il doit susciter en nous. Le besoin de justice ou des justices humaines, Dieu nous le fait sentir non pas pour éveiller un esprit de vengeance mais pour susciter la soif et le courage de lutter contre le mal. Ce sentiment qu'il faut faire justice correspond à une volonté divine en face du mal qui nous est fait. Quand une personne victime crie « justice », elle fait donc écho à cet appel de Dieu. La première réponse divine au crime subi se vit en chaque personne victime par l'appel à la justice. L'appel aux forces de la justice consonne avec l'œuvre de Dieu lui-même en face d'un mal qui tord les relations. Si la justice ne se met pas en place, le mal poursuit son chemin sans retenue, sans effort, placidement, heureux qu'on le laisse tranquille.

Prendre ce temps d'une justice précise et transparente, appartient à la mission que Dieu confie à son peuple. Ce n'est point un temps de perdu, une énergie prise sur la mission mais une des dimensions de la mission. La perte de lucidité sur la présence et les conséquences du mal nous a fait négliger cet aspect du réel : il appartient à la société comme à l'Église de lutter contre le mal en appliquant la justice, approximative certes comme toute justice humaine mais néanmoins inspirée par Dieu lui-même pour rétablir au mieux l'équilibre entre nous.

Pour les victimes, c'est le temps du soin.

Notre réflexion sur ces abus sexuels, nous confronte à d'étranges inversions. Ainsi on connaît bien l'inversion de la culpabilité et de la honte qu'on trouve chez les victimes mais jamais chez les coupables. On se préoccupe depuis des siècles de l'avenir des abuseurs mais jamais du futur des victimes. Ainsi quand on parle du temps de la miséricorde au lieu de penser avant tout à la miséricorde aux victimes, on pense à la miséricorde aux criminels. C'est l'application scandaleuse de la parabole du bon samaritain. Aussi incroyable cela soit-il, la victime laissée à moitié morte après son agression n'offre d'intérêt ni pour le prêtre ni pour le lévite qui passent leur chemin. Tout juste si leur souci ne va pas aux brigands eux-mêmes pour connaître leur devenir de tueurs.

Aujourd'hui, pour les personnes victimes, c'est le temps de la miséricorde concrète : nous avons à en prendre soin sur un chemin de réparation, de reconstruction, de ce qu'on nomme la justice restauratrice. *« Un Samaritain, qui était en route, arriva près de lui ; il le vit et fut saisi de compassion. Il s'approcha, et pansa ses blessures en y versant de l'huile et du vin ; puis il le chargea sur sa propre monture, le conduisit dans une auberge et prit soin de lui. »* (Lc 10, 33-34)

Comment pouvons-nous entendre l'appel du Seigneur à devenir le bon samaritain des personnes victimes d'abus et, peut-être, un jour, les conduire sur notre petit âne jusque dans la bonne auberge, une Église visitée par la bonté et la pureté ?

Mais auparavant, donnons-nous le droit d'être saisis de compassion pour elles. Il semble bien que nous n'ayons pas à choisir notre prochain mais que le Seigneur nous le présente au bord de notre route. La route de l'Église aujourd'hui passe devant ces victimes, saurons-nous les voir au point de s'approcher d'elles ?

+ Luc Ravel